

Jacques Courcy, habitant du Bas de Bréville

J'avais 7 ans et demi en 1944



Nous demeurions au Bas de Bréville, où mon père est né le 10 juin 1897, et moi le 30 décembre 1936.

A 300 mètres de chez nous, dans le chemin des « Basses-Terres», les Allemands avaient construit un relais central pour le téléphone. A 3 kilomètres de là, à Merville étaient édifiées les fameuses batteries qui devaient être détruites en priorité aux premières heures du débarquement. Celles-ci étant la cible de nombreux raids aériens, le 9 mai, un bombardement de nuit destiné aux batteries, fut complètement loupé et détruisit en partie une ferme à 800 mètres plus au sud, sans faire de victimes.

Mon Père nous fit descendre pendant 20 minutes dans un abri qu'il avait creusé avec l'expérience acquise dans les tranchées en 14. (Il avait une forme de U avec une entrée dans la cour et une sortie dans le fossé et pouvait abriter plusieurs personnes..).

Le 20 mai vers 23h, nouveau bombardement sur Merville un peu plus précis. La ferme des Ganeraut fut très touchée. Avec Papa et des voisins nous nous sommes rendus sur les lieux. Ce n'était pas beau à voir : une femme qui était coincée sous les décombres, hurlait de douleur et se faisait engueuler par un officier Allemand... elle fut quand même dégagée, les jambes brisées. Le bruit infernal des dizaines et des dizaines de bombardiers nous survolant était effrayant. A chaque bombardement nous courions nous réfugier dans l'abri, car souvent des éclats de bombes atteignaient la maison. Il reste encore un de ces éclats dans la porte de la cuisine : un soir, alors que ma Mère faisait cuire une omelette, des éclats ont pulvérisé les vitres de la fenêtre ! Nous avons eu une omelette aux débris de verre donc pas de repas !

A l'époque mon père se déplaçait avec sur son vélo, un superbe bouquet de pois de senteur bleu blanc rouge attaché au guidon, non mais !!!

Le 5 Juin, les événements précipitèrent notre départ pour le haras de saint Côme. A cause des bombardements incessants, et surtout à cause des Allemands qui nous promettaient de nous balancer une grenade dans l'abri ! Sous le prétexte que mon Père avait rentré dans la cour une Volkswagen amphibie dans laquelle se trouvait une casquette d'officier maculée de sang et pas d'officier avec ! Il me raconta que l'officier avait volé des confitures de groseilles à la ferme devant chez nous et les avait répandues dans sa casquette ??? La voiture étant dans la cour il pensait la retrouver à notre retour !!! Ce ne fut pourtant pas le cas... Après notre départ les Allemands allèrent chercher Albert Lemasson (dit pomachon), et bousculé à coup de crosse, il dû sortir la voiture qui était un peu cachée dans le fossé. Il eut beaucoup de mal à la sortir bien qu'étant un colosse ! Il paraît qu'il était furieux après Papa !!! . .

Donc, les familles : 3 Courcy ; 8 Dumoulin ; 2 D. Desrues 2 Lepaulmier ; 1G. Helye. Arrivée au haras, installation dans des box appelés « la garde », certains déjà occupés par des Allemands. Le matin du 6 juin très tôt, des patrouilles se faufilaient le long de la haie, à environ 100 mètres de nous..

«Des Anglais!» dit le père!! Ca y est, « ILS ONT DEBARQUE !!». Effectivement des parachutistes arrivent de partout... Les Allemands étaient déjà partis sur le bas de Bréville...

Le 8 juin.

Le colonel Otway envoya un officier, le lieutenant Christie (dit corpus Christie) avec mon Père pour qu'ils leur désignent l'endroit où deux planeurs avaient atterri, un en face de la maison du Père Fosse et l'autre en face de chez Manzoni.



Mon père aida les paras à ouvrir le premier planeur mais les verrous étant faussés par l'atterrissage, le lieutenant les fit sauter à coup de colt. Mais une patrouille de cyclistes Allemands qui étaient devant chez Londais commença à leur tirer dessus. Mon père n'attendit pas la fin de l'accrochage, il prit ses jambes à son cou et s'éclipsa dans la haie, mais il ne put pas revenir à la garde à cause de l'accrochage, donc il retourna à la maison. Dans le deuxième appareil, il y avait une jeep et un canon. Les paras descendirent le tout sans prendre le temps de mettre les rampes de déchargement, vu l'urgence, et partirent à toute vitesse vers le Haut de Bréville. Ce faisant, ils passèrent devant le belvédère, au nez et la barbe des Allemands qui, aussi surpris qu'eux, ne tirèrent pas un coup de fusil et filèrent vers Ranville, où ce matériel fût très utile !!

Un planeur, portant le numéro 523, qui avait sans doute loupé son objectif (il aurait dû atterrir à Saint-Aubin d'Arquenay) atterrit avec grand fracas dans une haie à une centaine de mètres de la garde. Les passagers s'éclipsèrent, laissant un des pilotes en très mauvais état : il avait une jambe presque sectionnée et une clavicule déboîtée. Mon père aidé de ses copains Henri Dumoulin, (dit kiki les bérouttes) et Louis Lepaulmier le cachèrent dans la haie et l'installèrent dans un parachute. Il y passa la nuit et une partie de la journée. Ma Mère, ainsi que Simone Dumoulin et Denise Desrues le nourrirent, et pansèrent ses blessures tant bien que mal, avec le peu de moyens qu'elles avaient. Dans la nuit, ses camarades vinrent le chercher. Quelques années plus tard, malgré une demande auprès du Ministère de la Guerre anglais, nous n'aurons aucune nouvelle de lui.

La vie s'organisait pour nous à la garde. Papa allait chercher des provisions au bas de Bréville. Où ? C'était parfois fructueux, et parfois il rappiquait tout essoufflé... et les mains vides !

Un jour, lors d'une patrouille Allemande longeant comme d'habitude la haie d'en face, le dernier homme n'a pas suivi les autres et est venu se cacher parmi nous. Cela ne plaisait pas trop aux hommes, mais il avait son fusil... alors!! Quand un chasseur nous survola en rase motte le soldat se plaqua le long du mur ayant jeté son fusil et son casque il se faisait tout petit, heureusement que le pilote ne l'a pas vu sinon... !! Quelques longues minutes plus tard, une patrouille Anglaise suivait le même chemin. L'allemand nous fit comprendre qu'il voulait se rendre. Les gars firent signe aux Anglais des intentions du soldat. Ben oui ! mais les autres se croyant menacés, mirent leur Brent en

batterie et tout le monde à plat ventre et de nous viser avec leurs armes. Tout le monde levait les bras en gesticulant, et en criant : « ne le tuez pas il veut se rendre » ; le soldat jeta tout son équipement et se mit à découvert, du coup les Anglais vinrent vers nous et le firent prisonnier. A la demande des femmes ils firent la promesse de ne pas le tuer ??? Les combats devenaient de plus en plus violents et rapprochés, le château venait d'être frappé de plein fouet par un obus de marine, mon père décida d'aller sur place constater les dégâts. Ce qu'il fit en m'emmenant avec lui. Effectivement le coup avait porté. Il me dit de l'attendre dehors et il est rentré à l'intérieur. C'était un carnage il y avait des corps partout et même jusqu'à dehors ! A l'intérieur il récupéra des boîtes de cigares (il ne fumait pas) et des bouteilles de cognac (ça peut toujours servir !). De retour à la garde, à environ 500 mètres il fut bien accueilli par ses copains.

LE 10 JUIN, Jour de notre départ forcé par les Anglais, nous n'étions pas contents car au bout des bâtiments qui nous abritaient, les hommes avaient commencé à faire cuire un pot au feu (avec quelle viande ? il y avait beaucoup de vaches tuées par les obus !) Il commençait à sentir bon. Un seul type est resté, un nommé Ouel qu'est il devenu ? J'espère qu'il a pu profiter du pot au feu . Nous avons rassemblé nos quelques affaires, et nous voilà partis à travers champs, vers le haut de Bréville. Pour ce faire, nous devons traverser un herbage qui donne maintenant chez J. F Godart. Oui, mais dans cet herbage deux patrouilles, une Anglaise et une Allemande qui étaient terrées dans les fossés se canardaient violemment. Pas moyen de faire demi tour. Mon père se saisit de son mouchoir à carreaux un mouchoir de priseux car il prisait, il le mit au bout de son bâton et fit signe aux combattants, ceux-ci certainement interloqués par notre présence : 10 enfants et 6 adultes, cessèrent les tirs, ce qui nous permit de traverser rapidement la zone du combat. Sans demander notre reste (pour l'anecdote, il m'aura fallu attendre le 6 juin 1984 , 40ème anniversaire du débarquement pour que je fasse connaissance d'un soldat Anglais, protagoniste de cette scène.



En effet le dénommé Mickael Donan dit « SPIKE » faisait partie du groupe livrant bataille dans le champ. (Il est resté de cette rencontre une amitié indéfectible) Nous sommes arrivés dans la cour de la ferme, et là, la cave fut sauvagement agressée par les hommes (et peut-être les femmes aussi) le « gros bère » coula à flots, nous avons eu chaud. En repartant, les gars ont décidé d'aller visiter le presbytère qui servait de Kommandantur, et qui était abandonné mais là rien d'intéressant : des billets de banque Allemands qui n'auraient certainement plus cours dans le futur et des cadavres Allemands et Anglais. Le village était déjà bien abîmé. Les adultes décidèrent de descendre au bas de

Bréville. En passant devant le bois « Lamy » mon père alla jeter un œil sur le canon qui avait fait beaucoup de dégâts sur saint Côme, il en ressortit en disant :

« L'officier qui commandait la pièce ne commandera plus rien, car il est attaché sur l'affût de son canon et sa tête est posée sur ses jambes. » Il était paraît-il reconnaissable à ses lunettes carrées). Sans doute les paras ? Nous avons continué vers le bas de Bréville en escaladant le trou de bombe qui avait coupé la route en deux, suite au bombardement des Batteries (on sent toujours la présence de ce trou). Les fossés étaient occupés par des soldats Allemands, en attente ???

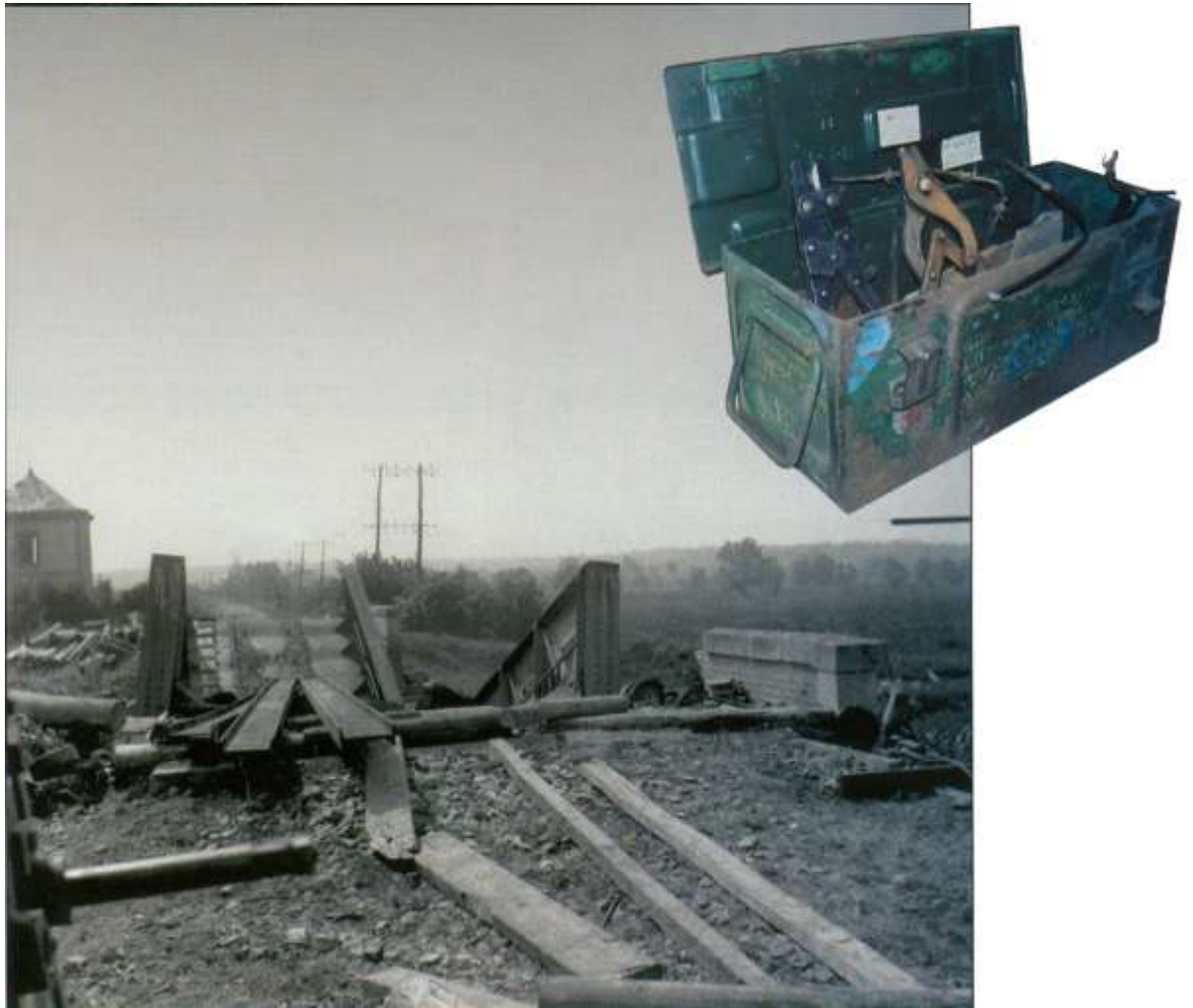
Arrivés à la maison, tristesse, la toiture avait déjà souffert et il y avait des mouvements de soldats partout. Pas du tout vindicatifs envers nous. Le 11 ou 12 suivant les ordres des belligérants, les hommes décidèrent de quitter les lieux en direction de Dozulé (mauvaise décision car les Allemands allaient aussi dans cette direction). Donc, les gars décidèrent d'aller emprunter un moyen de locomotion au haras d'à côté, un « banneau » fera l'affaire et pour le cheval il y en avait un à proximité, il fut attelé et hop voilà l'équipage prêt à partir. Les enfants furent hissés dans le chariot et recouverts de matelas et autres objets de protection car des avions rôdaient et mitraillaient à tout va, et tout le monde d'agiter des chiffons blancs, qui étaient tout à fait illusoire car les soldats en déroute se mêlaient aux réfugiés.

Donc départ assez précipité et premier écueil : un planeur nous barrait un peu la route, au niveau du chemin de Beneauville (chez Boulant) à droite et à gauche de la route, un Allemand et un Anglais gisaient, ils s'étaient sans doute tués mutuellement. Petit détail, ils n'avaient plus de chaussures ni l'un ni l'autre. Nous nous sommes dirigés vers Dozulé en passant par Goustranville. Tout le long de la chaussée de Robehomme, une colonne allemande était presque complètement détruite, des carcasses de véhicules partout et des soldats agonisant. Mais pas de chance pour nous, le pont avait été détruit par les commandos Anglais (dont Spike faisait partie).

Les Allemands en avaient reconstruit un autre avec des barques, sans doute pour laisser passer les panzers qui étaient bloqués à Lisieux, mais l'aviation alliée surveillait et ils venaient de mitrailler le passage quand nous sommes arrivés. Les militaires qui le gardaient, gisaient un peu partout. Je me souviens très bien de l'un d'eux : en tricot de corps, et la figure recouverte de savon à barbe et de sang. Nous avons tenté la traversée mais « l'autre fils de garce avec son avion » a refait un passage en mitraillant, du coup le cheval a eu peur et s'est cabré, Papa qui le tenait par la bride, n'a rien pu faire, et tout le monde est tombé dans la Dives. Papa qui était excellent nageur, a plongé et a réussi à remonter 6 ou 7 enfants, les autres ont été récupérés par les hommes aidés par les soldats Allemands. Jean Dumoulin et moi étions coincés entre le banneau et une barque. Le cheval qui était sur le dos au milieu de tout ça a du être abattu à coup de revolver.

Les soldats nous ont tirés d'affaire et nous ont soignés. Jean, et moi avions la main droite écrasée. Les militaires nous ont pansés en nous faisant des attelles avec des petits morceaux d'arbres déchiquetés qu'ils sont allés chercher dans la rivière au péril de leur vie. « Merci messieurs les boches » comme on le disait à l'époque. Nous sommes allés dans une maison inoccupée à droite en sortant du pont, pour essayer de trouver des vêtements secs mais rien qu'une couverture en patchwork, et pas très grande. Le principal était de s'éloigner de cet endroit très dangereux.

La route était encombrée de chariots « dits Russes » très bas et l'avant pivotant. Ils étaient surchargés de pauvres types blessés et hurlant, ils se rendaient sans doute sur la route de Rouen, où il y avait un semblant d'infirmerie qui se tenait dans une ferme, dont les propriétaires nous ont très mal reçus, nous refusant du lait, du coup les hommes se sont foutus en pétard, et se sont servis eux-mêmes. Ils ont allumé la cheminée qui était à droite en rentrant dans une grande pièce et fait un feu d'enfer. Ils ont trouvé du lait qu'ils ont fait chauffer. Pendant ce temps, un médecin Allemand s'est occupé de Jean et moi, nos mains n'étaient pas belles à voir (merci monsieur), il a posé des questions sur notre accueil et a engueulé la bonne femme. Il nous a proposé de nous faire conduire à Dozulé en ambulance mais nous ne sommes pas allés bien loin car les avions ont fait un passage en mitraillant. Du coup, il fut décidé de faire le trajet à pied.



A l'arrivée, les habitants nous ont très bien accueillis. Nous avons été logés chez Monsieur Auguste Lelaurier. Nous nous sommes rendus Jean et moi chez le docteur, en face de l'église, pour recevoir de nouveaux soins. (Le 12, messe à Dozulé). Pendant ce temps de récupération, mon Père alla voir mon oncle à Vannecroq, sans doute à bicyclette ? Un petit village situé dans l'Eure à environ 60 km où, pensait-il, nous pourrions peut-être nous loger. Ce qui s'est avéré exact. Le 13 juin départ pour Drubec, logés chez monsieur G. Marie, dans des étables avec du foin frais, mais pas grand-chose à manger. Le 14 monsieur le maire de Drubec réquisitionna une vachère pour transporter tout ce monde à Bonneville la Louvet chez monsieur Joseph Noël, où nous avons été très bien reçus.

Ensuite, départ pour la chapelle Bayvel (chez Monsieur Bunel je crois). Où nous sommes restés une journée ou deux.

Dans la grange qui jouxtait la maison étaient entassés une vingtaine d'Allemands blessés, une patrouille de canadiens (car ils parlaient Français ?) les ont emmenés, et les ont fusillés (au carrefour du gros caillou) ?? Pas très loin de là où nous étions. Malgré la promesse faite aux femmes de ne pas leur faire de mal !!!! Papa en a profité pour visiter leur matériel. Il paraît qu'ils venaient de Bréville et Bavent. Il en a profité pour piquer l'instrument de visée qui était sur un canon (l'instrument est au musée de Merville), ancien artilleur en 14, il savait que sans cela le canon était moins efficace.

Le 15 juin, nous nous sommes rendus à Vannecroq. Là, nous avons été logés dans deux maisons. Une petite, au bord d'un cours d'eau « avec un passage à gué », où logeaient les Dumoulin. Et l'autre, au bout d'une rade, une grande bâtisse avec des dépendances au milieu d'un herbage. La vie s'est organisée avec les moyens du bord, pas grand-chose à manger !

Nous nous rendions régulièrement à l'hôpital de Pont-Audemer avec Jean Dumoulin, pour nous faire soigner chacun, de notre main écrasée. Des infirmières nous désinfectaient avec un produit bleu contenu dans des grands récipients en verre !! Papa et ses collègues se sont empressés de creuser un abri, encore un ! Ensuite, ils se sont enquis de trouver du travail dans une scierie (chez Monsieur Dubosq je crois). Parfois des résistants venaient se ravitailler chez nous. Je me demande toujours ce que l'on pouvait partager avec eux, nous n'avions pas grand-chose à manger, alors partager... C'était assez dangereux ! Un jour, les Allemands sont arrivés par la rade, les résistants ont juste eu le temps de s'éclipser par derrière.

Un jour j'étais avec mon père dans le champ, quand il s'exclama : regarde le chasseur là-haut, il est en feu !! Aussitôt une boule noire en fut éjectée, et un parachute s'ouvrit pour venir tomber pas loin de nous. Très rapidement, il me commanda de rentrer « à la maison » et, aidé de Henri Dumoulin et de Louis Lepaulmier, ils ont caché le parachute et amené le pilote dans les dépendances de la maison, où il fut caché dans un fenil dans l'angle de la pièce. Quelques temps après, il y avait de l'animation dans la cour, des Allemands très furieux, gesticulants et courant partout, fouillant toutes les pièces de la maison. Tous les réfugiés que nous étions, alignés dans la cour pour être interrogés (surtout les hommes), devant des soldats menaçants et armés. Ils ont fouillé partout, y compris dans le tas de foin du fenil, en donnant de furieux coups de baïonnettes dans tous les sens. Mais en vain. La cachette avait été bien pensée. Le pauvre pilote a dû avoir drôlement peur. Ensuite, ils sont partis voir plus loin chez Dumoulin où ils trouvèrent des vêtements de tailles différentes. Il a fallu leur faire comprendre que, ayant tout perdu dans l'exode, nous étions habillés avec des vêtements que l'on nous avait donnés. Pendant ce temps, le pauvre « kiki les berouettes » était menacé d'être fusillé, ce qui heureusement n'arriva pas. Le lendemain, le calme étant revenu et les maquisards avertis (comment ?), le pilote fut caché dans une haie sur le bord de la route et emmené en lieu sûr par les résistants. Qu'est-il devenu ??? Je pense que ce fut le seul exploit réalisé par les hommes de l'équipe !!

Le 21 août, l'état major Allemand nous a virés de la ferme Bastard pour prendre notre place !! Déménagement pour la maison de monsieur Bunel. Après le train train s'est installé, les gars allaient boire un coup et jouer aux dominos au bistrot du village chez le père Lannée, je crois, qui faisait aussi bureau de tabac. Ils tendaient des collets pour attraper des lapins, et aidaient la bouillotte à fonctionner au bord du ruisseau « la Corbille ». Je crois que tout le calva qui sortait de la bouillotte n'allait pas vers les indirects.

Le 28 août, Papa est revenu à Bréville pour préparer notre retour, la maison était très abîmée et saccagée, plus de portes, y compris celles des armoires, ni de volets. Tout avait été utilisé pour couvrir les tranchées que les paras avaient creusées lors des combats. Il y avait des cadavres un peu partout, hommes et animaux.

Le gros de l'équipe est revenu courant septembre, l'air était irrespirable à cause des cadavres et il y avait des moustiques en quantité. Papa faisait brûler du foin dans l'endroit où nous dormions pour les éloigner, hum !! Il a retrouvé son poste de radio qu'il avait planqué dans un panier de vieux haricots. Il nous manquait pas mal de choses. Il y avait une vache morte dans la cuisine des Dumoulin.

La vie a repris tant bien que mal, nous étions saufs tous les trois. Mon père a repris son métier de « pileux » l'hiver, et de chef de parties au Casino du Havre où il se rendait à bicyclette à 120 km !!

En juillet 1945, alors que mon père revenait du Havre à bicyclette, il s'est fait arrêter par la douane. Pas de chance, lui qui ne fumait pas, il avait dans ses sacoches mille cigarettes américaines destinées à la fête de Bréville. Il a écopé d'une amende de 5046 francs, mais il a échappé à la confiscation du moyen de transport !!!!!

